



HAL
open science

“ Rabelais et le mélange des hybrides. Rabelais und die Mischung von Hybridsprachen ”

Anne-Pascale Pouey-Mounou

► To cite this version:

Anne-Pascale Pouey-Mounou. “ Rabelais et le mélange des hybrides. Rabelais und die Mischung von Hybridsprachen ”. *Langues hybrides : expérimentations linguistiques et littéraires (XVe-début XVIIe siècle) / Hybridsprachen. Linguistische und Literarische Untersuchungen (15.-Anfang 17. Jh.)*, éd. A.-P. Pouey-Mounou et P. J. Smith, Genève, Droz, p. 305-329, 2019. hal-03158466

HAL Id: hal-03158466

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03158466v1>

Submitted on 16 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lors d'une promenade estudiantine, un géant croise un voyageur polyglotte, qui ne le quittera plus. Chef-d'œuvre de juxtaposition plurilingue, riche en langues savantes, vernaculaires et imaginaires, le chapitre s'achève sur la reconnaissance en Panurge d'un natif de Touraine, à l'avantage du vernaculaire français : « c'est ma langue naturelle, et maternelle, car je suis né et ay esté nourry jeune au jardin de France, c'est Touraine »¹. Et Panurge le polyglotte, Panurge le voyageur, sera consacré au terme de ce chapitre, par la référence à Ulysse, comme le beau parleur aux mille tours, mais Tourangeau. Cela vaut-il mieux que d'être un Limousin ? Peut-être, compte tenu de l'ancienne rivalité entre les parlers d'oïl et d'oc et de l'interprétation possible de la Touraine comme zone d'exercice du français royal². Ou peut-être pas, dans la mesure où le Limousin malmené par Pantagruel revient lui aussi à son parler « naturel » – un autre, mais le sien – lorsqu'il s'affole en son langage, comme le souligne ici M.-L. Demonet. Les avis divergent, dès lors, quant à savoir si ce « naturel » n'est que « relatif » dans un dispositif pyramidal accordant la suprématie au français d'Ile-de-France et de ses périphéries (de la Seine à la Loire)³, ou si toute naturalité linguistique est bonne à prendre⁴, comme de savoir si les langues étrangères sont pour Panurge vivantes ou non⁵, et si son polyglottisme refusé retarde inutilement, ou au contraire suscite, une « sympathie » décisive pour l'amitié que lui accorde Pantagruel⁶. Une seule chose est sûre : lorsqu'il croise le Limousin, Pantagruel n'a pas encore appris le latin ; lorsqu'il rencontre Panurge – dont le latin « n'a rien de macaronique »⁷ –, il n'a pas encore affronté la diversité du monde. La symétrie bien connue des deux épisodes n'évite donc pas l'incertitude du sens, mais elle appelle à y voir un dispositif signifiant. Les quatre chapitres du *Pantagruel* qu'ouvre la rencontre avec l'Ecolier Limousin (P6-9) interrogent par un jeu d'interactions complexe les rapports entre les langues, leur apprentissage et les manières de s'en servir. Il s'agit d'« apprendre[e] à parler », comme Pantagruel, excédé, en menace le Limousin. Tout se passe d'ailleurs comme si c'était lui, le prince en formation, qui apprenait aux autres à parler, par la mise en scène de l'incommunicabilité avec ceux qui se font forts d'en savoir plus que lui. L'« illustration » de la langue française, dans ses tensions intra- et interlinguistiques, est manifestée par une *dispositio* où se répondent symétriquement les repoussoirs et les choix, individuels et culturels, d'un itinéraire de formation.

De ce dispositif, il ressort qu'aucune langue préexistante – y compris et surtout les hybrides – n'échappe à la refonte linguistique rabelaisienne, dans une recreation mimétique de l'avènement d'un idiolecte, qui combine à la pratique de l'hybridité l'énoncé de ses propres critères. Ceux-ci sont, en un sens, uniques. Tout y est : les échos de la *questione della lingua* et les parlers régionaux, la satire anti-scolastique et la philologie, la variété des français et le polyglottisme ; Tory et Colonna, Hutten et Folengo, Erasme et Pontano. Mais rien n'y est : ce sont de nouveaux hybrides et de nouvelles problématiques. Bien plus, les langues hybrides de Rabelais sont des hybrides d'hybrides. Je m'attacherai donc ici à étudier dans ces morceaux de bravoure la perversion des hybrides linguistiques les uns par les autres. Après quelques remarques sur la *dispositio* de ces quatre chapitres, je m'intéresserai à l'articulation du poliphilesque sur le jargon des « Escumeurs » de Tory dans l'épisode de l'Ecolier Limousin, puis à l'avènement d'une poétique du latin de cuisine, de Saint-Victor à la Sorbonne, avec Janotus de Bragmardo, avant de dire un mot de l'*Epistre du Lymosin*, publiée en 1565 avec le *Cinquiesme Livre*, et de la « langue » de Pantagruel.

I. Les chapitres VI-IX du Pantagruel

Attachons-nous donc d'abord à la *dispositio* des chapitres VI à IX du *Pantagruel*. Du point de vue du latin et de l'émergence des vernaculaires, les choses sont claires. De part et d'autre du diptyque formé par le catalogue de la Librairie de Saint-Victor et la lettre de Gargantua à Pantagruel – où l'appel à l'étude humaniste des langues anciennes s'oppose au français-latin scolastique –, le pédant et le polyglotte se répondent : l'un, qui en sait moins qu'il n'en montre, abâtardit le français par la latinisation du lexique, sous couleur de l'enrichir ; l'autre, capable de parler plus de langues qu'il n'en existe, échoue à se faire

¹ Rabelais 1994, *Pantagruel*, chap. 9, p. 249. On abrégera désormais ainsi : P (*Pantagruel*), G (*Gargantua*), TL (*Tiers Livre*), QL (*Quart Livre*), CL (*Cinquiesme Livre*), en indiquant à la suite de ces initiales le numéro du chapitre.

² Trudeau 1992, p. 23 ; Courouau 2012, p. 141.

³ Courouau 2012, p. 143-144.

⁴ Demonet 2015, p. 35-36 : « Toute langue est une bonne candidate à la naturalité lorsque le danger est réel ».

⁵ Demerson 1981/1994, (p. 6-7), p. 198-200.

⁶ Schrader 1958, p. 46-47 ; Duval 1991, p. 68 ; Helmich 2016, p. 61.

⁷ Courouau 2012, p. 133.

comprendre ; et tous deux sont renvoyés au choix « naturel » d'un français dont les variétés diatopiques sont soit complémentaires, soit hiérarchisées. Le rapport aux langues anciennes est central, mais il engage radicalement le jeu des langues vulgaires entre elles et dans leur plurilinguisme dialectal.

Ce dispositif valorise le rôle distinctif de la philologie. Le rapport entre les langues peut en effet s'analyser ici en termes de mélange et de distinction. Alors que les deux premiers chapitres forment un diptyque régi par la complémentarité dans l'hybride du pédantesque et du latin de cuisine, ou encore du poliphilesque et du macaronique, les deux autres suggèrent un travail de séparation qui part des langues anciennes pour s'étendre dans le polyglottisme au catalogage des langues savantes, vulgaires, imaginaires. Cet enchaînement fait de la maîtrise des langues anciennes une clé qui ouvre le monde du vernaculaire, et scelle dans l'amitié de Pantagruel et de Panurge la rencontre de deux types de compétences linguistiques, l'érudition humaniste et le polyglottisme, auxquelles le français est néanmoins préféré⁸. Le choix du vernaculaire français est conditionné par la maîtrise des langues, au moins anciennes.

Cette maîtrise fait le lien avec l'épisode du Limousin, dont la position intralinguistique est moins claire. A propos de celui que la tradition a consacré comme l'Ecolier Limousin – mais que le titre du chapitre nous donne seulement comme « Limosin », alors que Pantagruel le voit comme « escolier » –, la diégèse nous fait aller de découverte en découverte. S'il latinise le français, du point de vue de Pantagruel et de ses gens, c'est peut-être par snobisme, « pour contrefaire la langue des Parisiens ». Mais c'est aussi – comme Pantagruel le découvre et comme nous le savions déjà – qu'en tant que Limousin, il maîtrise mal le français d'Ile-de-France. Et c'est enfin que la scolastique parle un latin hybride, comme le montrera le catalogue de la Librairie de Saint-Victor. « La langue des Parisiens » s'en trouve redéfinie. Le titre du chapitre – qui annonce « un Limosin, qui contrefaisoit le langaige François » – nous oriente vers une interprétation, qu'a suivie J.-F. Courouau⁹ : c'est l'identification du français au parler d'Ile-de-France ; le Limousin, type traditionnel du lourdaud¹⁰, incarnerait les difficultés linguistiques des gens du Sud à maîtriser le français parisien, déjà perçu comme « norme spontanée »¹¹. Mais « la langue des Parisiens » – variété dialectale émergente – semble ici s'être spécialisée en un sociolecte snob, imité du jargon des « Escumeurs » de Tory : il vaut mieux dans ce cas réhabiliter le limousin, qui est « naturel ». On peut considérer ce choix comme un pis-aller – si l'on interprète « la langue des Parisiens » comme un idéal linguistique – ou non – auquel cas la déconfiture du Limousin rend à son dialecte une dignité au moins égale au parler d'Ile-de-France. Mais de toute façon ce parisien-là n'est pas le parler « naturel » d'Ile-de-France. Pis encore, ce snobisme langagier se confond par l'intermédiaire du poliphilesque avec le pédantisme scolastique : un pédantesque à la parisienne dont la langue matrice reste française – parce que le Limousin n'est qu'« escolier », alors que celle de ses maîtres est censée être le latin, et donnera donc lieu au latin de cuisine.

Le coup de génie de Rabelais est donc d'avoir greffé sur le jargon de Tory le poliphilesque, pour en faire le miroir inversé du latin de cuisine scolastique. Ou plus exactement, d'avoir exploité la double dégénérescence du poliphilesque dans la mode langagière courtisane et dans le pédantesque, pour les confondre ; et d'avoir hiérarchisé les hybridités complémentaires du poliphilesque / pédantesque et du latin de cuisine / macaronique, pour faire de la rencontre avec l'Ecolier une première étape de la découverte de la langue de ses maîtres¹². Non seulement le Limousin parle sans doute mal le français d'Ile-de-France (le parisien), mais il parle moins bien que ses maîtres parisiens, qui parlent suprêmement mal en « Parisiens » qu'ils sont (de l'Université de Paris) : il parle moins bien qu'eux, parce qu'il parle plus français ; mais eux parlent plus mal que lui, parce que croyant parler latin, ils parlent encore français. Ce sont deux étapes d'un enseignement désastreux, par intrusion progressive du latin dans une structure française, à l'échelle du lexème d'abord, puis à celle du syntagme, le sommet étant atteint dans le *Gargantua* avec les solécismes de Janotus de Bragmardo : « ... *ego habet bon vino*. Mais de bon vin on ne peut faire mauvais latin » (G19) – la preuve que si. Certes, les scolastiques ont pour langue de référence le latin – comme le prouve ce commentaire de Janotus –, alors que l'Ecolier prétend vouloir enrichir le français par « la redundance latinicome ». Mais l'enchaînement des chapitres suggère au contraire la persistance d'une langue matrice française sous un latin qui aurait mal pris, autant qu'un oubli du français au nom du latin,

⁸ Sur cette part de choix et l'organisation du catalogue selon la plus ou moins grande intelligibilité des langues utilisées, voir Marrache-Gouraud 2003, p. 26-27 ; Courouau 2012, p.127-128 ; Smith 2017, p. 607-613.

⁹ Courouau 2012, p. 141.

¹⁰ Lebègue 1939 p. 312 ; Defaux 1997, p. 161.

¹¹ Trudeau 1992, p. 23.

¹² Sur l'enchaînement des deux épisodes, voir Defaux 1997, p. 166-167.

au préjudice de ces deux langues, que les deux chapitres suivants restaureront, l'une et l'autre, dans leur dignité propre. Au bout du compte, on ne sait plus qui écorche quoi.

II. *Tory, Colonna et l'Ecumeur*

La multiplicité des influences hybrides qui s'entremêlent dans l'épisode de l'Ecolier Limousin est connue. On sait que son discours a pour point de départ la critique que fait Tory des « Escumeurs de Latin »¹³, dans un exemple que Rabelais a recopié et amplifié, et qu'avant lui, le *Jardin de Plaisance* (1501) et *Le grand et vrai art de pleine rhétorique* de Pierre Fabri (1521)¹⁴ avaient critiqué la latinisation du français en la personne des « écumeurs » – le premier sans citer d'exemple très notable de ce « vice d'innovacion » (par la rime équivoquée *amé / hamé*, pour « pris à l'hain »), et le second par un huitain parodique, qui traduisait en langage « écumé » son propre discours dénonciateur. On sait aussi que le personnage de l'Ecumeur sévissait bien avant Rabelais dans l'univers de la farce, en particulier dans la *Sottie des Coppieurs et Lardeurs* dont deux personnages, l'Ecumeur et le pédant Teste Creuse, seraient, selon G. Defaux, réunis dans la figure de l'Ecolier Limousin¹⁵. On a aussi relevé que des Grands Rhétoriciens comme Jean Molinet ou Andrieu de La Vigne se plaisaient à de tels jeux¹⁶ : L. Thuasne a mis en évidence la connexion entre la Grande Rhétorique et ce langage, en complétant l'avis « Aux lecteurs » du *Champ fleury* de Tory par la préface de ce dernier à *La Table de Cebès*, où il cite des vers en *-cule* de la *Complainte du Roi de la Basoche* d'Andrieu de La Vigne, et par une lettre parodique anonyme de la fin du XV^e siècle, peut-être dirigée contre Molinet¹⁷. Enfin de nombreux marqueurs du poliphilesque se concentrent dans le discours de l'Ecolier : la suffixation exacerbée (en *-bile*, *-bonde*, *-ule*, *-ifique*), sur base vernaculaire ou latine, l'affixation hyperbolique ou hypocoristique, la néologie par composition (*omnijuge*, *omnijorme*, *omnigene*), les adverbes en *-ment*¹⁸. On est donc fondé à percevoir dans cet épisode, à la fois, une critique de la relatinisation du vernaculaire¹⁹, une scène de farce inscrite dans un contexte parisien étudiantin, où les plaisanteries de clercs ne manquaient pas de se retourner contre le langage universitaire²⁰, et un écho parodique du poliphilesque sous la double espèce de la mode courtoise qu'elle avait générée, et de sa dégradation dans le pédantesque, dans un contexte où pénétraient en France les débats italiens sur la *questione della lingua*.

1. *Le mélange des catégories de Tory*

Le discours du Limousin n'exploite pas seulement le langage des Ecumeurs de Tory, mais aussi un autre des quatre vices dont ce dernier dressait la typologie – le langage des « Escumeurs de Latin, Plaisanteurs, et Jargonneurs », auxquels il ajoutait les « Innovateurs et Forgeurs de motz nouveaulx » – et dont il donnait des exemples parodiques – de tous, sauf du jargon des gueux. Il reprend en effet aux « Plaisanteurs » ou « Deschiqueteurs de Langage » – ainsi appelés pour leur affectation linguistique, par référence à la calligraphie ornée – la périphrase « lesche du jour »²¹. Il ne fait rien en revanche de l'argot ou « jargon des gueux » – que Rabelais exploite à l'occasion²², et dont Tory ne fournissait pas d'exemple – et ne reprend aucun terme des « Innovateurs et Forgeurs ». La forgerie langagière dont Pantagruel l'accuse (« Je crois qu'il nous forge icy quelque langaige diabolique ») n'est pas celle-ci mais plutôt celle que dénonce également la préface de la *Table de Cebès*, qui s'en prend aux mots « ou inusitez ou forgez, ou estenduz plus longz que une picque », en une « forgerie de motz cornuz et exquis [...] descendue ou précipitée de la langue latine en la nostre », telle que les vers en *-cule* d'Andrieu de La Vigne²³. Car quant aux mots des Forgeurs de Tory, Rabelais ne se prive pas de les réutiliser ailleurs : ce sont des vocables que nous identifions désormais comme typiquement rabelaisiens, *encornimatibule*, *emburelicoque*, *mirilifiques*,

¹³ Tory 1973, « Aux Lecteurs de ce Present Livre ».

¹⁴ *Jardin de Plaisance* 1924, v. 250 sq. ; Fabri [1889-1890] 1969, I, II, p. 116-117. Voir Lebègue 1939, p. 304-305 ; Brunot 1927, p. 224 ; Dubois [1982] 1992, p. 62-63 ; Defaux 1997, p. 163-164 ; Huchon [1988] 1998, p. 68, et Rabelais 1994, n. 8 de la p. 232.

¹⁵ *Recueil Trepperel* [1935] 1974, p. 147-183 ; Defaux 1997, p. 159-160.

¹⁶ Lebègue 1939, p. 305 et 310 ; Koopmans 2006, p. 309-310.

¹⁷ Thuasne [1904] 1969, p. 337-347.

¹⁸ Huchon 2009, p. 22.

¹⁹ Gougenheim 1959. Pour une analyse lexicologique du discours de l'Ecolier, voir Lebègue 1939, p. 309-310.

²⁰ Koopmans 2006, p. 310.

²¹ Relevé par Thuasne [1904] 1969, p. 340, n. 1, Sainéan [1922-1923] 1976, t. II, p. 97, et par Lebègue 1939, p. 306.

²² Clément 2009.

²³ Thuasne [1904] 1969, p. 343-344 ; Sainéan [1922-1923] 1976, t. II, p. 404, au chapitre des « mots démesurés ».

triquedondaines, gringenauldes, guylleroches et *fatrouiller*²⁴. Rabelais synthétise donc ici en un seul discours deux vices d'affectation, sans exclure la possibilité d'une forgerie verbale plus positive, proche du « naturel » et sonnante bien française.

Les langages ciblés par Tory se distinguent en effet entre eux par leur lexique, mais aussi par leur registre et par leur structure syntaxique. Les Ecumeurs plaquent un lexique latinisant sur des structures syntaxiques françaises, énumératives, contaminées stylistiquement par des inversions dans l'ordre des mots (antéposition de la comparative et des adjectifs qualifiants) et par l'amplification (expansions épithétiques, binômes antonymiques et synonymiques, tours périphrastiques), pour magnifier par le latin la description détaillée de plaisirs bas. Les Plaisanteurs, qui parlent par périphrases, usent d'un lexique bien français, mais se distinguent stylistiquement par l'appariement sémantiquement pauvre et hyperbolique de signifiants peu compatibles, et dont le trait saillant est le pivot relationnel constitué par la préposition, pour accentuer par un sociolecte hautain, dans une syntaxe plutôt complexe, une situation d'interlocution (une interpellation) humiliante pour l'interlocuteur (un page, à qui l'on demande de la lumière et qui n'y comprendra rien). Le langage des Forgeurs est quant à lui dominé par la forgerie verbale de constructions françaises (si l'on peut dire) reposant sur des mots-valises augmentés d'affixes, où le heurt des syllabes ouvre la voie à une poésie sonore et à ses effets sémiotiques ; la syntaxe en est simple (attributive), mais riche en procédés stylistiques d'amplification (par les binômes synonymiques et la complémentation), tant et si bien qu'elle se subordonne à la simple mise en relief des mots et de leurs effets sonores ; et il n'est sans doute pas négatif, aux yeux de Rabelais, que de tels vocables résonnent « après boyre ». Ces créations lexicales exaltent la productivité de la morphologie française, à la différence des calques et relatinisations des Ecumeurs – ce qui n'empêche pas que Rabelais se plaise par ailleurs aux latinismes.

2. *Le poliphilesque, outil d'amplification et d'inversion des valeurs*

Comment se greffe à partir de là le poliphilesque sur l'exemple de Tory ? On pourrait avancer l'hypothèse que Rabelais, sensible à la valeur systématique de ce langage, s'en sert comme d'un formidable outil d'amplification pour constituer son propre code linguistique hybride et une herméneutique propre.

Cette prise d'ampleur et d'autonomie du discours se ressent d'abord au niveau de la syntaxe et du style. Si le discours de l'Ecolier ne semble initialement que prolonger l'énoncé de Tory, en une description détaillée d'un emploi du temps d'étudiant, sa syntaxe énumérative, riche en coordonnants, est contaminée par la *copia*, qui modifie l'ordre des mots et la perception du mouvement phrastique en centrant celui-ci sur le dépliement des syntagmes nominaux – dédié à l'énoncé circonstancié des plaisirs estudiantins –, et infléchi par une énonciation contrastive qui introduit, par les subordonnées hypothétiques et causales, la prise en compte d'objections implicites à ce mode de vie, et par les temporelles et les gérondifs la mention, dans un emploi du temps hiérarchisé, des pratiques pieuses par lesquelles l'Ecolier entend balayer ces objections ; enfin la réponse aux objections faites à son langage est nettement adversative. L'amplification du discours est donc vite polyphonique, intégrant d'abord la voix du bon sens économe et la réprobation paternelle, puis celle d'une Eglise formaliste, confondue avec l'énoncé de la Loi dans le Décalogue, puis des préceptes rhétorico-poétiques sur l'enrichissement du vernaculaire. Elle est enfin structurée par le dialogue, en trois temps séparés par deux interventions similaires de Pantagruel, « diable de langage » et « langage diabolique », dont la reformulation déplace l'accent de l'appréciation axiologique, où l'Ecolier voit l'occasion d'une réhabilitation morale, à la question de la langue. Or dans les deux premiers temps du discours, ce n'est pas seulement le langage des Ecumeurs, mais la complémentarité des Ecumeurs et des Plaisanteurs, qui fournit à l'amplification une structure temporelle : aux « dilucule, et crepuscule » des Ecumeurs, répond la « lesche du jour » des Plaisanteurs. Se succèdent ainsi en bon ordre la nuit et ses débauches, le jour et ses accommodements pieux, et enfin le langage et sa débâcle. Les catégories de Tory, fondues ensemble par le style poliphilesque – la « lesche du jour » est qualifiée de « minutule » –, continuent donc de jouer un rôle structurant.

C'est dans ce cadre que les procédés lexicaux du poliphilesque perdent leur gratuité. Ils sont en effet remotivés sur un triple plan : sur le plan lexical par le déploiement du style en *-cule*, sur le plan axiologique par l'interprétation pleine des superlatifs synthétiques et des affixes hypocoristiques, et sur le plan méta-linguistique par la reformulation permanente de l'activité linguistique de l'Ecolier limousin. La part prise par les équivoques sur le mot « cul » est connue : accentuant le parallélisme entre les plaisirs du

²⁴ A l'exception de *guylleroches* : Dixon 1992, s. v. Sur ces mots, pour la plupart antérieurs à Tory, voir Sainéan [1922-1923] 1976, t. II, p. 99-100.

cul et du culte²⁵, elles détournent les diminutifs poliphilesques selon un procédé facile que les Grands Rhétoriciens avaient déjà exploité²⁶, mais en des termes qui rejoignent la dénonciation des faux-culs théologiens, censeurs et formalistes dans l'épilogue du *Pantagruel* (« articulant, monortulant, tortulant, culletant, couilletant, et diabluculant, c'est à dire callumniant », P34), et résonnent aussi avec l'appréciation hautement philologique qu'Eusthènes porte sur le danois parlé par Panurge dans son numéro polyglotte, comme un « parler du cul » : « Je croy [...] que les Gothz parloient ainsi. Et si dieu vouloit, ainsi parlerions nous du cul » (P9). Connexion notable, si l'on songe que de l'épilogue du *Pantagruel* à l'inscription de Thélème et jusqu'au premier prologue du *Quart Livre*, Rabelais hésitera, dans la désignation de ses cibles, entre les culs et les goths / magots / cagots, et comptera sur la mise au jour des étymologies grecques (« Car en Grec calumnie est dicte diable »)²⁷ pour exhiber la dénaturation d'un langage scolastique devenu « gothique » à tous les sens du terme : historiquement rétrograde (médiéval), géographiquement barbare (Goths et Ostrogoths), spirituellement diabolisé (Gog et Magog) et moralement simiesque (magots / cagots)²⁸, sous le couvert duquel se conjuguent toutes les hypocrisies satirisées. Le poliphilesque rejoint ici la barbarie ; le retour philologique aux étymons conditionne en revanche le jaillissement du sens. Il y a, dès lors, latinisme et latinisme : ce sont non seulement deux rapports au français, mais deux rapports au latin (comme au grec) qui s'opposent par latinismes interposés.

C'est ainsi que le poliphilesque est ici mis en scène comme un procédé rhétorique hypocritement euphémique, ce qui dote ses superlatifs, affixes hypocoristiques et adverbes en *-ment* d'une valeur axiologique nouvelle, tandis que souterrainement les jeux phoniques et étymologiques trahissent la façon dont le latin inverse la valeur du français. De la rencontre entre Tory et Colonna naît l'expansion des périphrases, riches en appréciations mélioratives des filles de joie (« es penitissimes recesses des pudendes de ces meretricules amicabilessimes »), en une débauche voluptueuse de superlatifs synthétiques et de diminutifs affectifs, plaqués sur des euphémismes latins (*veretra* et *pudenda*), qui rendent « l'omnigène et omniforme sexe féminin » à son acception première, et magnifient son pouvoir par une louange revêtue des atours mythologiques gréco-latins de l'amour pétrarquiste ou néoplatonicien (« ecstase Venereique »), constituant en couple idéal les « verisimiles amorabonds » et les « meretricules amicabilessiles ». Mais du dévoiement pédantesque de ce langage naît aussi la peinture d'un Ecolier bon élève formaliste, à qui les hypocoristiques servent à relativiser ses débauches et à magnifier son humilité, en oubliant le sens du message biblique, rapporté à la seule lettre de la Loi, sous le latin scolastique (*elemosyna*, l'aumône)²⁹. La vie joyeuse du Limousin, source de connivence, est moins problématique que cette illusion d'un langage qui a perdu de vue ses référents : masquer le sens des mots sous le latin, voilà en somme ce que l'on apprend à l'Université. En outre, les « tabellaires » (qui résonnent comiquement avec les « tabernes »), les « penates et lares », et plus encore les « olympicoles » posent le problème de l'inactualité du lexique latin lorsqu'il s'agit de l'appliquer aux référents contemporains et en particulier au christianisme, d'une manière qui renoue avec la leçon du *Ciceronianus* d'Erasmus³⁰. Les quelques mots reconnaissables qui semblent devoir servir de repères dans ce discours révèlent que le français relatinisé est encore pire que les latinismes : ainsi de l'adjectif « meritoires », qualifiant des « tabernes », qui renoue ici avec son sens originel de « mercantile », pour célébrer les plaisirs qu'offre l'argent, « meretricules » et « meritoires » souleries. La relatinisation est au service d'une inversion axiologique, antiphrastrique, qui produit par contrecoup l'ironie. Quant au latin *lupanar*, qui semble faire ici son entrée dans la langue française³¹, ce n'est que sous la forme furtive d'une permutation syllabique relevant de la contrepèterie, qui déguise le sens propre du mot latin sous une forme pseudo-poliphilesque d'interfixation méliorative (*lunapares*).

A l'aune de cette amplification non seulement vide, mais fallacieuse, la défense méta-linguistique de l'Ecolier, qui invoque la *copia* en affirmant vouloir « locupleter » la langue vulgaire par « la redundance latinicome », mérite d'être prise au sérieux sur le double plan lexical et rhétorique : non seulement parce que les particularités morphologiques du poliphilesque sont au service de l'inflation rhétorique, mais parce que l'amplification rhétorique est au service du dévoiement du sens lexical. On peut ainsi observer ce

²⁵ D'après Rabelais 1994, n. 12 de la p. 337 (sur *culletant*, épilogue de *Pantagruel*).

²⁶ Voir la *Complainte et Epitaphe du roi de la Basoche* d'Andrieu de La Vigne, évoquée *supra*.

²⁷ Rabelais 1994, *Quart Livre*, prologue de 1548, p. 718.

²⁸ Spitzer 1910, p. 70-72 ; voir aussi Demonet, pour en différencier la « languegoth ».

²⁹ Hellénisme médiatisé par le latin, présent notamment dans la *Somme théologique* (IIa IIæ, q. 32, *De elemosyna*). La question de la charité, opposable aux « œuvres » pieuses, est centrale dans les débats anti-formalistes.

³⁰ Chomarat 1981, t. II, p. 829-831. La qualification de Dieu comme *astripotent* est en revanche répertoriée par Sainéan [1922-1923] 1976 dans un *Mystère des Actes des Apôtres* du XV^e s.

³¹ D'après Rey 1995 et le TLF. Gougenheim 1959, p. 5, ne le cite pas parmi les latinismes introduits par Rabelais.

phénomène à l'intérieur des formules qui désignent le langage de l'Ecolier. Le jeu français-latin bat ici son plein. L'écumeur est, comme le signale ici J. Koopmans, celui qui enlève l'écume flexionnelle des mots latins (les morphèmes de déclinaison), par calembour sur les bases *écume* et *cum*, un geste culinaire qui rappelle la place du personnage dans la *Sottie des Coppieurs et Lardeurs* – où *copier* c'est singer, et *larder* c'est ridiculiser. Mais il est aussi, me semble-t-il, le piller des mers, si magnifiquement mis en scène par le face-à-face de Diomède et d'Alexandre dans le *Testament* de Villon³², ce qui fait ici de lui une figuration de la guerre linguistique par le pillage des antiques. Or, même si le latin *despumare* est déjà passible d'un sens violent (saigner), la transposition de la formule « écumer le latin » par le tour latinisant « despumer la verbocination latiale », d'une part défige le tour stéréotypé en rappelant l'écume sous le geste, mais du coup aussi l'euphémise en ramenant ce geste à un polissage de surface, et d'autre part mime l'écumage par la dispersion de l'écume verbale dans le groupe expansif de la « verbocination Latiale », où le latin n'est plus qu'adjectif, mais en rendant, du coup, le latin d'autant plus envahissant. La minimisation est ainsi au service de l'ostentation. Inversement, l'accusation d'« escorcher le latin », émise par les gens de Pantagruel, remotive la violence virtuelle du verbe *écumer* tout en maintenant les connotations d'une action de surface : en faisant voir la suppression des morphèmes grammaticaux comme un geste qui entame la chair, cette formule, pour stéréotypée qu'elle soit, souligne la blessure infligée au latin, qu'elle restaure du même coup dans son intégrité de système linguistique. La reformulation du Limousin le confirme : le défigement produit par l'amplification littérale du groupe verbal (« escorier la cuticule ») en remotive la violence mutilante malgré le diminutif euphémique. En outre, par un lapsus révélateur, l'Ecolier Limousin substitue au latin le « vernacule Gallicque » en position de régime du verbe, avouant de ce fait s'en prendre au français, victime d'un point de vue latin insensible à sa dignité propre, qui le minimise (par le diminutif), le catégorise dans une hiérarchie régie par le latin (par l'adjectif classifiant) et l'asservit (par l'étymologie de « vernaculaire » : esclave né dans la maison). Il ne restera plus à Pantagruel qu'à remotiver en français le verbe « écorcher », par la variation paradigmatique de ses objets (écorcher le latin, écorcher le renard, écorcher l'Ecolier) suivie d'actes physiques percutants, pour lui « apprendr[e] à parler ». Dans le jeu des remotivations inter-linguistiques et dans l'image des corps malmenés s'exprime ainsi la conscience d'une intégrité des langues comme systèmes, et de leur irréductible « propriété ».

3. De l'écumeur de cuisine à l'écumeur des mers

Revenons de là aux images du transfert linguistique que peut induire la métaphore du voyage en mer. A propos des « motz epaves », M.-M. Fragonard proposait récemment de résoudre la contradiction entre la critique de l'hybridation latinisante menée dans ce chapitre et la pratique de Rabelais dans le reste de son œuvre, par le retour au sens juridique du mot « épave », qui dénote un objet trouvé, dont la possession reste légitimement à celui qui l'a trouvé³³ : la disponibilité de la langue aux trouvailles linguistiques s'en trouve ainsi sauvegardée. Il n'est pas sûr, pour autant, que l'épisode doive se penser sur le mode de la contradiction. Séduit par la productivité du système élaboré par Colonna, Rabelais construit sur la rencontre des hybrides, moins un code linguistique à part entière qu'un mode amplificatoire, régi par la *copia* érasmienne et qui exhibe, dans la conscience philologique de la « propriété » des langues, l'impenétrabilité des deux systèmes linguistiques assemblés par mutilation mutuelle des morphèmes grammaticaux de l'un (le latin) et du sens des mots de l'autre (le français) : les jeux d'euphémisation et de remotivation scénarisent l'oubli et le retour en force du sens des mots, des « choses-mots »³⁴. Plaquer des mots latins sans marque de flexion dans une syntaxe française ne produira jamais que deux systèmes écorchés. Le rapport entre les langues interroge ici les modalités d'une herméneutique, qui compte sur la démultiplication des possibilités sémiotiques des mots pour se déployer. Cela n'interdit pas le mélange des langues – au contraire – mais suppose la capacité de les distinguer en tant que systèmes : de là la séparation brutale opérée par Pantagruel entre les deux options linguistiques du Limousin.

Restent la menace d'un naufrage en mer, et le caractère dérisoire des efforts du Limousin. Je voudrais ici proposer de donner sa place à l'écumeur de Villon à côté des figures d'écumeurs déjà relevées par la critique. En effet – clin d'œil à Tory – l'Ecolier Limousin n'est qu'un gueux qui jargonne. Lui qui est toujours en peine de « metal ferruginé » pour lui-même, dénué de ressources et dispendieux du peu qu'il a, ne peut qu'appauvrir la langue sous prétexte de l'enrichir. Entre les écueils du langage, il rame – « et par vele et rames » s'efforce de mener sa petite barque en écumeur du langage, au rebours de l'empereur

³² Villon 1974, t. I, v. 137-144, p. 32. Lebègue 1939, p. 304, n. 7, mentionne les « écumeurs de mer ».

³³ Fragonard à paraître.

³⁴ Cave [1979] 1997, p. 56-61.

Octave-Auguste³⁵ qui disait « qu'il faut éviter les motz espaves en pareille diligence que les patrons des navires evitent les rochiers de mer ». Rappelons-nous l'échange de Diomède avec Alexandre dans le *Testament* :

L'empereur si l'araisonna :
Pour quoi es tu larron en mer ?
L'autre réponse lui donna :
Pour quoi larron me fais nommer ?
Pour ce qu'on me voit écumer
En une petiote fuste ?
Se comme toi me pusse armer,
Comme toi empereur je fusse. (v. 137-144)

Ce n'est pas qu'une question d'échelle – plutôt de conscience linguistique et d'ambition épistémologique. Mais sur la mer des transferts culturels, l'un (l'Ecolier) ne sera jamais que larron, l'autre (Pantagruel) deviendra empereur.

III. De Saint-Victor à la Sorbonne

Loin de cet impérialisme linguistique, la Librairie de Saint-Victor (P7), puis le discours de Janotus de Bragmardo (G19), mettent en scène un usage communicationnel du mélange latin-français, déployé à des fins théoriquement édifiantes, en réalité basement matérielles. Avec le latin de cuisine – où c'est, en apparence, un lexique français qui contamine des structures latines, alors qu'en réalité ses structures profondes restent françaises –, l'hybridation est de nouveau multiple : d'abord parce que le latin de cuisine coexiste avec le français, sur le mode tantôt de la juxtaposition (dans le catalogue de Saint-Victor), tantôt de la glose (dans la harangue de Janotus) ; ensuite parce que d'un texte à l'autre, il se dégrade notablement ; et enfin parce qu'il est travaillé, dans le catalogue de Saint-Victor, par le latin macaronique et par l'univers de la farce, et dans le discours de Janotus, par le style pédantesque, la référence à Pontano et la rhétorique érasmiennne. Sans entrer ici dans le détail des ajouts successifs opérés par Rabelais sur le catalogue de Saint-Victor, ni développer leurs enjeux polémiques³⁶, je m'attacherai à faire valoir ce qui fait l'hybridité spécifique de ces deux textes.

1. La distribution des langues dans le catalogue de Saint-Victor

Le catalogue de Saint-Victor s'inscrit dans la tradition du latin de cuisine des « hommes obscurs » tout en se réclamant, par son dernier titre (« Merlinus Coccaius *de patria diabolorum* »), de la tradition macaronique. Y a-t-il lieu de les différencier ? L. Thuasne, qui ne le fait pas, s'attache surtout à souligner la dette de Rabelais à l'égard de Folengo, dont il cite la lettre d'Aquario Lodola (l'un de ses pseudonymes) sur les *Maccheroniche*, laquelle présentait une liste parodique d'auteurs³⁷ ; Sainéan, de son côté, les différencie et rattache le catalogue au macaronique, pour la qualité grammaticale de son latin³⁸. Il est probable, cela étant, que leur interaction s'inscrit surtout dans un dispositif autoréférentiel : au terme d'une succession de titres dominée par la satire de l'ignorance et de la grossièreté, le renvoi au raffinement folenghien met en valeur l'ambition poétique qui préside à cette énumération. En effet, les titres latins de la Librairie non seulement sont grammaticalement corrects – leurs qualités s'arrêtent là –, mais, surtout, ils composent un vaste ensemble énumératif et s'entremêlent à des titres français. Il s'agit là de deux nouveautés. J. Koopmans a montré que pour ce catalogue, Rabelais a pu s'inspirer de la *Farce du vendeur de livres*³⁹, farce à trois personnages où la liste des titres débités par le vendeur devant deux femmes – des titres riches en enjeux satiriques – ressuscite la guerre des sexes ; on sait qu'il s'est également inspiré, pour la polémique, des noms en liste de la *Farce des Théologastres*⁴⁰, et l'un des titres du catalogue, *L'Invention sainte croix à six*

³⁵ Rabelais 1994, p. 235 et n. 4. D'après Aulu Gelle 1967, I, 10, § 4, p. 41, et Erasme 2010, IV, *Octavius Caesar Augustus*, § 24, p. 321 ; source relevée par Smith [1908] 1974, p. 223.

³⁶ Voir dans Rabelais 1994 la notice et les annotations de ce chapitre, p. 1260-1268 ; et Screech [1979] 1992, p. 87-90.

³⁷ Thuasne [1904] 1969, p. 206-207 et 211-214, d'après Luzio 1899, p. 47-52.

³⁸ Sainéan [1922-1923] 1976, t. II, p. 387. Reste la possibilité de calques syntaxiques d'expressions figées : par ex. pour la coquetterie des femmes *ad placitum*, coquetterie féminine pour plaire (ou pour le plaisir, trad. Huchon, p. 236) ou somptuosité des filles de joie (trad. de Screech [1979] 1992, p. 90).

³⁹ Koopmans à paraître.

⁴⁰ *Farce des Théologastres* 1989, p. 64-68, v. 103 *sq.*

personnages jouée par les clercs de finesse, réfère explicitement à l'univers théâtral. Mais son dispositif à lui n'est pas théâtral : à l'égard du boniment du vendeur de livres, sans cesse interrompu par les interventions des deux commères, la liste des titres de Saint-Victor se donne sans commentaire ; selon le dispositif satirique propre au latin des « hommes obscurs », la critique est interne, dans les énoncés eux-mêmes et dans le jeu des langues entre elles. La structure du catalogue renouvelle en outre le genre épistolaire des « hommes obscurs » par une poétique énumérative, déjà mise en œuvre dans la généalogie de Pantagruel. Elle est accusée à partir de 1537 par la disposition typographique en liste, qui met les titres en parallèle – une *dispositio* qu'il ne faut pas surinterpréter dans la mesure où elle peut relever d'un simple choix d'imprimeur s'adaptant au goût du jour, et que valide la grande édition revue de 1542⁴¹, mais qui rend d'autant plus visible le parallélisme des titres français et latins. Enfin la structuration bilingue et même multilingue du texte – car chacune des deux langues juxtaposées est en réalité mêlée, le français par l'argot⁴², le latin par le macaronique – induit une mise en perspective plus fine sur la nature du latin hybride : on est invité à le comparer au français en termes de structuration morpholexicale et syntaxique comme de ressources poétiques.

J'avancerai ici l'hypothèse que le jeu intra-syntagmatique et linguistique des titres français réfléchit poétiquement le jeu inter-linguistique des titres latins hybrides. En effet, ce qui saute aux yeux dans cette liste, c'est la nature métaphorique de très nombreux titres, tant en français qu'en latin, et ce dès la première édition : *Bigua salutis*, *Bregueta iuris*, *Pantofla decretorum*, *Malogranatum uitiorum*, *Le peloton de theologie*, *Le vistempenard des prescheurs*, *La couillebarine des preux*, *Les hanebanes des evesques*, etc. Le jeu français-latin redouble et déplace l'effet de ces appariements métaphoriques, et est préparé par les alliances de termes dans les titres français, qui jouent sur le contraste des registres, voire sur le mélange de français et d'argot. Pour ses métaphores, Rabelais ne fait qu'exploiter une mode des ouvrages pieux contemporains, et plusieurs de ces titres reprennent des titres existants⁴³, mais il a visiblement cherché à systématiser le procédé. Cette structuration des titres rappelle aussi la *Farce du vendeur de livres*, mais l'un des ressorts comiques de celle-ci reposait sur l'amplification des titres par des relatives qui explicitaient le contenu des ouvrages, au mécontentement des deux commères, ce que Rabelais n'a pas fait – même s'il joue lui aussi des titres à rallonge. En revanche, l'insistance avec laquelle s'accumulent dans le catalogue de Saint-Victor les tours binominaux les plus improbables pose le problème de la collocation. Comme dans une mécanique qui tourne à vide, la répétition du procédé donne un air stéréotypé à des appariements absurdes, tous constitués, sur l'axe syntagmatique, d'un nom-recteur concret et d'un complément nominal – catégorisable comme nom de métier, de statut ecclésiastique ou de notion morale –, et indéfiniment substituables les uns aux autres sur l'axe paradigmatique⁴⁴. Il en résulte sur l'axe syntagmatique des effets de sens, liés à la mise au jour des préoccupations matérielles de ceux qui sont censés s'en abstraire, et qui amènent à lire la liste, sur l'axe paradigmatique, comme une satire des états de la société (et notamment de l'Église) à travers leurs insignes parodiques. Ce mouvement d'objectivation et de démythification, qui peut rappeler l'*Eloge de la Folie*, préfigure aussi l'énumération des métiers de la catabase du *Pantagruel* (P30), qui repose sur le procédé binominal inverse de la nominalisation de groupes verbaux assignant aux autorités des objets rabaisants. Ce travail syntaxique sur les appariements par complémentation incongrue est l'un des procédés récurrents des listes rabelaisiennes.

Or dans ce dispositif, intervient le latin macaronique. Si dès la première édition l'énumération est introduite par les tours binominaux latins, dans la suite du catalogue, et au fil des rééditions, c'est de plus en plus nettement le français qui mène la danse, quantitativement, mais aussi syntaxiquement : dans les syntagmes latins hybrides, c'est généralement le terme recteur qui est constitué par un mot français latinisé – c'est celui que l'on doit comprendre, mais c'est aussi le plus bas, tout comme cette place était occupée par les mots argotiques dans les titres français – tandis que le nom régime reste latin – il est inutile de l'expliciter : la hiérarchie entre les langues est ici exploitée à des fins de rabaissement. Un autre indice de la référence au français est constitué par l'abondance des suffixes latins en *-orium*, qui calquent les suffixes français en *-oire*, *-ier* ou *-ière*, avec une moindre variété que dans les noms recteurs français. Or ces suffixes latins orientent presque toujours vers une interprétation instrumentale des livres, intitulés *Decrotatorium*, *Cullebutatorium*, *Callibistratorium*, *Badinatorium*, *Antidotarium*... Ces titres ne sont plus des représentations métaphoriques de valeurs morales que les différents types sociaux mentionnés sont censés suivre, mais des

⁴¹ Voir Cappellen et Smith 2017.

⁴² Relevé par Clément 2009, p. 171, à propos de Rabelais 1994, p. 239.

⁴³ Rabelais 1994, n. 9 et 13 p. 236, n. 18 p. 237.

⁴⁴ Voir à ce sujet les remarques générales de Rigolot 2009.

modes d'emploi des vices. La satire se radicalise ainsi dans le latin hybride par l'explicitation française d'une instrumentation inscrite dans les suffixes et désinences du latin, et par l'exhibition publicitaire, dans le radical du nom-tête, des contenus qui servent d'accroche à ces lectures – et que l'on est censé faire semblant de ne pas comprendre tout à fait. Enfin, à côté de ces titres latins, on constate la spécialisation du latin dans les ablatifs de propos, amplifiés et souvent prescriptifs (à travers les adjectifs verbaux en –*ndus, a, um*), les interrogatives indirectes, les *artes*, etc., qui complètent les modes d'emploi précédents par l'énoncé plus développé de ce qu'il convient de penser et surtout de faire (péter honnêtement en société, chier, croquer des lardons, manger des chevreaux à la chardonnette en Carême, faire des boudins, écorcher les chevaux et juments, etc.), dans un formalisme déviant, mais formaliste quand même. Les gloses latines d'énoncés vernaculaires parfaitement transparents (« Des poys au lart *cum commento* ») complètent le dispositif, suggérant non seulement la bâfrerie des hommes d'Eglise, mais l'inutilité théologique des gloses.

Une analyse distributionnelle de l'emploi des langues mêlées dans ce catalogue est donc possible, selon deux itinéraires linguistiques inverses. Dans un sens, une hiérarchisation se fait entre le latin – langue du propos théologique, des prescriptions pieuses et plus modestement, dans les titres calqués des tours binominaux français, des manuels d'édification relativement spécialisés – et le français – langue d'une vulgarisation pieuse et exemplaire –, sur le mode de l'alternance codique. Mais dans un autre sens, c'est du français que part la satire, pour saper les bases du respect institutionnel et des prescriptions formalistes par la mise au jour de référents bas dont la formalisation latine, instrumentalisée en mode d'emploi des vices et légitimée par un arsenal prescriptif, constitue un facteur aggravant.

2. Janotus, le pédantesque, Erasme et Pontano

A l'égard de ce latin constitué en corps de doctrine formaliste, le latin de cuisine de Janotus fait piètre figure. Cette fois, le latin support du jeu hybride est vraiment mauvais ! On n'en retombe que mieux de l'institution aux individus qui la composent. A l'échelle du discours, dont la langue de référence est le français, le latin de cuisine n'intervient que sur le mode de l'insertion citationnelle, parenthétique (dans la glose des procédés argumentatifs scolastiques employés) ou affective. Il en résulte sur le plan énonciatif des décrochages permanents que complètent des onomatopées. Elles font du latin de cuisine moins une excroissance du discours, que la manifestation spontanée d'une idiosyncrasie dérégulée, dans une *actio* débordée par les automatismes du latin scolaire. C'est, pire que le déploiement d'une syntaxe vernaculaire sous les formes latines, tel qu'était le latin des « hommes obscurs », la contamination par un latin qui tourne à vide d'une pensée française déjà à peine structurée, et qui sous son impulsion se défait. En retour, le latin de cuisine a si bien pour code de référence le français que ses structures se délitent. Entre les calques lexicaux (*clochas, pardonos, poyabitis*) et syntaxiques du français (comme l'emploi du pronom personnel en position sujet : *Ego occidi unum porcum, uos habebitis*)⁴⁵, et les solécismes (*ego habet bon uino*), le calque de l'expression lexicalisée « faire bonne chère » (*nos faciemus bonum cherubin*), attesté dans le latin scolaire au moins par ceux qui s'en offusquent⁴⁶, va ici jusqu'à l'effet ironique d'une auto-définition involontaire : du cœur d'un latin exécrationnel et des préoccupations basement matérielles de l'orateur, émerge, par défigement et confusion lexicale, la figure comique d'un ange incongru, auquel répond la prétention des Sorbonnards à « faire » des hérétiques, « comme de cire ».

Le latin de cuisine de Janotus est par ailleurs contaminé par le pédantesque, questionné par la référence à Taponus / Pontano, et sapé en profondeur par le latin érasmien. Les procédés du langage pédantesque sont stratégiquement concentrés en début et en fin de discours, provoquant un effet de clausule, mais ils y revêtent des fonctionnalités différentes. En tête de discours, le jargon pédant de Janotus type le personnage, en même temps qu'il amorce le mouvement de dégradation du discours. Ses procédés sont ramassés en une excroissance parenthétique : une relative explicative dans laquelle une autre relative (déterminative) est insérée, parenthèse que boucle une épanorthose prosaïque et comique (« *suz nos vignes, vrayement non pas nostres, mais d'icy auprès* »), qui ramène Janotus des élans philosophiques sur la terre. Dans ces relatives, se retrouvent les latinismes francisés du pédantesque – suffixations en –*ficque* et –*tij/ve* (*substantificque, intronificquer, quidditative*), substantifs en –*ité* (*terresterité*), verbes dérivés de bases latines (*extraneizer*) – mais aussi, sous une forme plus subtile, des collocations connotatives de la langue

⁴⁵ Voir aussi à ce propos Hutten 2004, introd., p. 88.

⁴⁶ Sainéan [1922-1923] 1976, t. II, p. 391-392, cite une occurrence de cette formule chez le grammairien M. Cordier (*De corrupti sermonis libellus*, 1530), qui l'explique par l'idée de faire bonne chère et bon visage (*vel bonum gaudium, vel bonum vultum*), par allusion selon lui « à la trogne rubiconde de l'ivrogne ».

savante (*substantifique qualité, complexion élémentaire, nature quidditative*) qui, sans comporter nécessairement des latinismes marqués, évoquent le latin scolastique en tant que syntagmes⁴⁷ ; le tout dans une syntaxe complexe, imbriquée, où les référents disparaissent sous les noms expansés (déjà peu clairs par eux-mêmes) et où les intentions se diluent dans les compléments prépositionnels (par *pour*). Certains de ces mots rappellent aussi la langue des Forgeurs de Tory (*intronifier*), et d'autres (*quidditative*) la critique du latin scolastique par Erasme dans l'*Eloge de la Folie*⁴⁸. Non seulement donc le pédantesque transpose en langue vernaculaire la caricature érasmiennne des catégories philosophiques scolastiques, mais le jeu hybride récupère à cette fin une néologie française qui tourne à la démonstration de virtuosité vernaculaire. Le célèbre hybride lexical *matagroliser* en fait partie.

A la fin du discours, en revanche, les latinismes (*latinisateur, carminiformes*), référant à Pontano, semblent revêtir une valeur plus autoréférentielle, comme l'allusion à Folengo au terme du catalogue de la Librairie de Saint-Victor. Comme elle, ils évoquent une poétique, consacrée par l'invasion de la polyphonie onomatopéique imitée de Janequin (*nac petitin petetac ticque, torche, lorne*), et revendiquent une poétique de la prose. En effet, le dialogue *Charon* auquel réfère Janotus est en prose, et connu pour sa dimension satirique lucianesque, dirigée principalement contre les grammairiens et les gens d'Eglise, qui fit scandale et lui valut d'être mis à l'index par le Saint-Siège⁴⁹ : Rabelais pouvait s'y reconnaître. On est dès lors fondé à se demander quel est l'apport des latinismes. Qu'est-ce qu'un « quidam latinisateur »⁵⁰ ? C'est un grammairien qui s'oppose au praticien de la langue, si bien que la harangue de Janotus semble rebondir sur la question que posait Pontano dans plusieurs de ses controverses sur la langue, ainsi résumées par F. Bistagne : « quel Latin parler ou écrire : celui de Cicéron, certes, mais pourquoi pas celui de Plaute, de Stace, de Perse ? Et comment l'enseigner, puisque la grammaire et, partant, les grammairiens sont devenus l'objet de satire et de moquerie, symboles de la scolastique et de la pédanterie ? »⁵¹ Mais comment comprendre alors le syntagme hybride et pléonastique des « vers carminiformes », formé d'un substantif français et d'un composé savant dont l'élément initial n'est que l'équivalent latin de ce nom expansé (des vers en forme de poésie...) ? Sans doute est-ce une manière de ne pas réduire la poésie à la seule forme versifiée, au bénéfice de la prose ; peut-être aussi est-ce une allusion à la recherche de correction menée par Pontano (écrivant des vers qui ressemblent à de la poésie) selon l'idéal d'une *latinitas* intégratrice, qu'il pouvait intéresser Rabelais de transposer à la langue vulgaire. La « chronique » / colique engendrée par les cloches – car l'épisode s'achève, comme avec l'Ecolier Limousin, en dépréciation scatologique de la langue hybride – pourrait s'expliquer, elle, par les prises de position de Politien sur l'aspiration au contact exclusif des consonnes c, p, t, r... En tout cas, dans le *Charon*, la brève attaque contre les cloches pouvait être lue comme annonciatrice d'une satire des grammairiens et du clergé qui rejoignait le combat pour la langue.

L'influence d'Erasme se fait également sentir sur le plan phonétique et poétique, confirmant la sensibilité de Rabelais à une poétique de la prose. En effet, la célèbre séquence sur les cloches (« *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando clochans...* ») s'inspire du corps d'un adage d'Erasme, *Loripedem rectus derideat*⁵², à la fois pour sa forme (*perinde quasi claudus claudu claudicationis vitium per contumeliam objiciat*) et pour son sens, la critique de ceux qui « clochent », au sens propre – on sait que Noël Beda était boiteux – comme au figuré – quelque chose cloche dans l'enseignement de la Sorbonne. Cette séquence diffère de celle des mouches du *Pantagruel* (« *un bon esmoucheteur qui en esmouchetant continuellement esmouche...* », P15) et de celle des moines de l'épisode de Seuillé dans le *Gargantua* (« *depuis que le monde moynant moyna de moynerie* », G27) par son hybridité. En effet, les deux autres séquences sont rigoureusement monolingues. Celle-ci ne tire en revanche son sens profond, érasmien, que de la contamination du latin d'Erasme par deux bases françaises homonymes (*la cloche* et le verbe *clocher*). L'hybridation devient alors l'occasion de démultiplier les possibilités sémantiques des deux langues associées, dans une symbiose totale des aspects satiriques et linguistiques. Au cœur du produit parodique d'un enseignement scolastique qu'ils dénoncent, Erasme et Pontano se répondent en effet à la fois sur la question de la langue – dans l'attention à l'*aptum* qui

⁴⁷ Lecoine 2009, p. 79 : « c'est [l']encadrement [de ces mots] par d'autres termes qui colore par contagion l'ensemble du propos de la note du discours sorbonnais ». Pour une analyse de tels emplois connotatifs des collocations, voir à propos de Scipion-Dupleix Giacomotto-Charra 2017.

⁴⁸ Erasme 1964, LII, p. 63.

⁴⁹ Pontano 1984, p. 92-93. Voir Nassichuk 2013, p. 1.

⁵⁰ Le terme « latiniste » n'est, d'après le *TLF*, attesté en français qu'à partir du XVIII^e siècle.

⁵¹ Bistagne 2012.

⁵² Erasme 2013, n° 1211. Voir Pouey-Mounou 2017, p. 366 : l'intitulé de l'adage est repris en français au chap. 20 (Rabelais 1994, p. 54-55 : « ne clochez pas devant les boyteux »), en vertu d'un dispositif satirique progressivement explicite, qui place dans la bouche même de Janotus de Bragmardo la critique des « abus » de ses confrères.

commande l'ouverture mesurée à toute la latinité – et sur celle du scandale, puisque l'adage d'Erasmus réhabilite celui qui fut mis à l'index pour sa satire contre les Janotus : celui qui cloche, c'est celui qui dit que l'autre fait scandale.

IV. La « *lingue Gallique* » et la question de la « *langue* »

1. L'*Epistre du Lymosin* : réception d'une leçon sur la « *lingue Gallique* »

Revenons donc de ces textes à la question de la langue. Je partirai de l'*Epistre du Lymosin* composée par un imitateur de Rabelais et publiée dans les éditions du *Cinquiesme Livre* à partir de 1565, suivie d'une réponse en dizain qui pourrait être, selon M. Huchon, de la main de Rabelais⁵³. Cet échange est en effet un indice de la façon dont le discours de l'Ecolier Limousin pouvait être lu.

Le texte, qui relève de la littérature anti-aulique⁵⁴, célèbre la vie campagnarde par opposition à la vie de cour et à la guerre, et fait l'éloge de Fontainebleau. Il se présente, à l'instar du discours de l'Ecolier Limousin qu'il imite – à travers une série de reprises lexicales, *regurgiter*, *omni-forme*, *conculquer* (cf. *inculquer*), *verbocinations*, *lingue Latiale* –, comme un discours déployé dans une syntaxe française, et truffé de latinismes (y compris les locutions adverbiales : *un pauxille*, *aliques vices*). Cela étant, il présente à l'égard de sa source d'importantes différences. La première est qu'il s'agit d'une pièce en vers, ce qui rejait sur l'ordre des mots et engage une exploitation rythmique, le plus souvent dans des groupes nominaux à la rime, des polysyllabes marqués qui résultent du jeu latinisant. La seconde est qu'il ne propose aucun débat sur la question de la langue, et se contente d'entériner la leçon rabelaisienne. Enfin il n'exploite pas non plus les particularités morphologiques et syntaxiques du poliphyle : les suffixes en *-ique*, *-cule* et *-issime* sont bien présents, mais sans le caractère constant et marqué qu'ils ont dans le texte rabelaisien. Loin donc de toute pensée systématique de la langue, l'*Epistre du Lymosin* se contente de réexploiter le procédé lexical qui était le plus voyant dans le discours de l'Ecolier.

Elle n'en présente pas moins une poétique implicite. Sensible à l'écart plaisant entre les registres, voire à la liberté de tout dire sous le couvert des latinismes, son auteur commence ainsi par exploiter le contraste entre ce lexique largement euphémique et allusif (périphrases, expansions mélioratives, allusions mythologiques) et l'obscénité sur laquelle il débouche (notamment dans une occurrence du terme *coït*, v. 18, qui précède de plusieurs siècles la première date d'attestation indiquée par le *TLFI*, et qu'il faut interpréter comme latinisme). Mais ce jeu ne dure guère, et l'on assiste plutôt à un déploiement de ressources poétiques évoquant la lyrique du *locus amoenus* (structurée par les déictiques spatiaux en anaphore, v. 23-29), le modèle virgilien – où l'exploitation de l'exclamation épique d'Enée dans la tempête se met au service d'une orientation bucolique (« O deux, trois fois, tresfœlice la vite... », v. 48) – et Marot (« Pour correspondre en forme rimassée », v. 140), modèle d'épître en vers. Le poète se situe ainsi dans une tradition à la fois française et latine, dans une perspective plus générique que linguistique. On peut remarquer ici que la reprise du vers virgilien, malgré la proximité supposée des latinismes avec le latin, est très reconnaissable par le sens, mais formellement très éloigné de sa source : le style « limousin » creuse la distance avec le latin, malgré les latinismes – ou par eux – au lieu de rapprocher de lui le français.

Le jeu de la connivence, impliqué par le genre épistolaire et le pastiche, est intéressant pour les reformulations que l'*Epistre* propose du groupe verbal « écorcher le latin ». Il n'est plus du tout question d'écume ici. Dans le titre de l'*Epistre*, le « Lymosin » est qualifié de « grand excoriateur de la langue latiale », titre dérivé de la protestation de l'Ecolier de Rabelais se défendant d'« escorier la cuticule de nostre vernacule Gallicque » (P6). La formule est ensuite développée à propos de Rabelais,

Où la lime est, pour les locutions,
Et eloquentes verbocinations
Excorticans la langue Latiale (v. 135-138)

La substitution du verbe *excortiquer* (écorcer) au verbe *excorier* (écorcher) n'est pas forcément significative, étant donné la proximité sémantique des radicaux *cortex* et *corium* et le doublet lexical formé par les verbes français qui les traduisent. Il est notable en revanche que l'auteur de l'*Epistre* emploie systématiquement le mot « langue » (latinisation de « langue ») là où Rabelais semblait le contourner. Le dizain écrit en réponse à cette épître conjugue à la reformulation du même syntagme par un nouveau latinisme (*degluber*, peler, écorcer, écorcher) la mise en parallèle, à ses deux extrémités et comme en miroir, de la « langue Gallique »

⁵³ Rabelais 1994, n. 1 de la p. 917.

⁵⁴ *Ibid.*, notice p. 1698.

et de la « lingue Latiale ». Cette défense du vernaculaire – qui reflète, selon M. Huchon, les grandes orientations du travail de Rabelais sur la langue – rejoint le prologue du *Cinquième Livre* où s'explique, plus nettement que dans le reste de l'œuvre – et sous une forme que n'a pas reprise le prologue du *Tiers Livre*⁵⁵ – une volonté d'illustrer la dignité de « nostre langue Gallique » – « langue vulgaire » dont les écrits pantagruéliques prouvent qu'est « n'est tant vile, tant inepte, tant indigente » que l'on dit.

2. La « langue » dans la geste

Or le syntagme « langue française » est exceptionnel dans la geste. Voyons donc, pour finir, les occurrences du mot « langue » qu'elle comporte. On a vu que dans l'épisode de l'Ecolier Limousin, la « langue des Parisians » ne s'en sortait pas forcément mieux que le dialecte occitan. Les Pantagruélistes ne s'y reconnaissent d'ailleurs pas : le tour binominal met cette « langue » à distance, en tant qu'elle s'est spécialisée. Depuis le titre du chapitre, un grand malentendu semble ainsi s'être installé sur « le langaige François ». Et le mot de « langue » n'apparaît dans ce chapitre que sous cette occurrence, qui en réduit la portée : la « langue des Parisians » n'est pas celle de tous les Français. Mais est-ce en tant que dialecte émergent ou que sociolecte ? On perçoit la référence à un « langaige François », on comprend que les langues hybrides mises en scène le mettent à mal, mais on ne sait pas bien quel il doit être.

Dans les chapitres VI à IX du *Pantagruel*, la « langue », envisagée comme système linguistique spécifique plus ou moins normé que l'on peut « contrefaire », ne se confond pas avec le « langaige », envisagé comme manière de parler. Or « parler » et se faire comprendre, c'est l'horizon de Pantagruel, et du narrateur lorsqu'il plaide pour l'usage (« l'usance commun de parler » ou « parler le langaige usité »). C'est aussi ce que Pantagruel demande à Panurge au chapitre IX : « si voulez qu'on vous entende, parlez aultre langaige », et surtout : « je ne fais doute aulcun que ne sachez bien parler en divers langaiges, mais dictes nous ce que vouldrez en quelque langue que puissions entendre » (P9), formule où les deux termes ne sont pas synonymes – l'un réfère aux manières de s'exprimer, ce en quoi Panurge ne manque pas de ressources, l'autre au code linguistique choisi pour communiquer. En outre, dans ce chapitre, le terme « langue » s'applique aux langues connues, *germanique* ou *hebraïque*, et le mot « langage » à l'antipodien, au patelinois, au lanternois et à l'utopien. En tout cas, si la grande affaire de Pantagruel est d'identifier les langues parlées par ses interlocuteurs, c'est sans exclusive, et du moment qu'on la comprend, une langue en vaut une autre. Mais au-delà, une fois identifié comme Limousin, l'Ecolier Limousin semble avoir, à ses yeux, dit tout ce qu'il avait à dire – lui qui ne demandait qu'à parler de lui – alors que le géant « aym[er]a [Panurge] toute sa vie ». Il lui suffit d'avoir « appr[is] » à l'Ecolier Limousin « à parler naturellement », tandis que Panurge, qui « saf[is] bien parler » tant de « langaiges », a encore beaucoup à lui « racompte[r] ».

La spécification des langues dans l'ensemble de la geste est également riche d'enseignements. Les emplois du terme « langaige », souvent plus larges que ceux de « langue », dénotent une manière de parler rhétorique (Eudémon et frère Jean, G15 et 19), un bruitage insultant (Dindenault, QL7), ou divers « lectes » : « le courtisan langaige lanternois » (TL47), le « langaige François Tourangeau » (QL5), le « langaige Poictevin » (QL13 et prologue de 1548), qui pourrait relever d'une « mythologie de l'argot » selon M. Clément⁵⁶, le « langaige Escosse François », mixte spontané des Ecossais de la garde royale⁵⁷ (QL40). C'est aussi ce terme qui est employé à propos des origines du langage en tant que fait humain : « langaige barbare » (QL56), « langaige humain » (QL57), et « langaige naturel » ou « par institutions arbitraires » (TL 19)⁵⁸. Le mot « langue » préside davantage à une catégorisation qui fait la part belle aux langues anciennes et originelles dans le *Pantagruel* (langue *Haragenē*⁵⁹ ou moresque, P2, « *Grecque*, [...] *Hebraïque*, *Caldaïque*, *Latine* », P8, *germanique* ou *hebraïque*, P9, *grecque* ou *latine*, P10), met en valeur la langue *françoïse* dans le *Gargantua*, à propos de l'activité de traduction poétique qui fait partie de l'éducation du jeune géant (G24), nourrit dans le *Tiers Livre* la réflexion sur l'origine des langues (langue *Phrygienne*, TL19) et la glose étymologique (*Hetrusque*, TL3), éventuellement dialectale (langue *Goth* = languedocien, TL5), et enfin explose dans le *Quart Livre* en une diversité de langues, mais aussi de dialectes, notamment grecs : « langue *Arabicque*, *Agarene*, *Sclavonique*, et aultres » (QL25), langue *Grecque* (QL37), *Ionicque* (QL58), *Doricque* (QL65), mais aussi « langaige *ionicque* » (QL25), *gregoys* (QL28). Le *Cinquième Livre* privilégie enfin le mot « langage » (« langage » des ânes et des chevaux, ce dernier spécifié comme *courtisan*, CL7, langage

⁵⁵ Voir cependant Rabelais 1994, n. 13 de la p. 727.

⁵⁶ Clément 2009, p. 159-160.

⁵⁷ Sainéan [1922-1923] 1976, p. 395-396.

⁵⁸ Sur la nature conventionnelle du langage, Demonet 1980 et 1992, p. 93-94 et 531-534.

⁵⁹ Voir Rabelais 1994, n. 3 de la p. 224, sur l'ironie de cette étymologie gréco-arabe.

lanternois, CL33 ou *etrusque*, CL 43, « langaiges divers », CL31), à côté de quelques occurrences du mot « langue » (CL45 et 47), mais insiste dans son prologue sur la dignité de la « langue Gallique ».

La distribution des deux termes n'est donc pas tout à fait systématique. Trois passages méritent ici une place à part. D'abord la mention dans le *Pantagruel* des « cent cinquante mille putains belles comme deesses » qui accompagnent l'armée des Dipsodes, « dont les aucunes sont Amazones, les aultres Lyonnoyses, les aultres Parisiennes, Tourangelles, Angevines, Poictevines, Normandes, Allemandes, de tous pays et toutes langues y en a » (P26) : dans cette allusion à la querelle des dames⁶⁰, la « langue » des dames dénote probablement surtout leur caquet ; mais elle permet d'explorer la diversité régionale du français, au moins abstraitement, car les pièces de cette querelle, qui sont le fait des mêmes auteurs, ne se signalent pas particulièrement par leurs parlers régionaux. A Thélème, ensuite, la distinction des langues est inscrite dans l'architecture : les bibliothèques « en Grec, Latin, Hebrieu, François, Tuscan, et Hespaignol », sont « disparties par les divers estaiges selon iceulx langaiges » (G52) : séparation opposable au mélange linguistique de la Librairie de Saint-Victor, et qui valorise les langues vulgaires émergentes à côté des anciennes, en consacrant pour l'Italie le modèle toscan⁶¹. Enfin, dans le *Quart Livre*, sur l'île des Macréons, les voyageurs découvrent une série de monuments antiques, notamment égyptiens, qui peuvent rappeler le *Songe de Poliphile*, avec des inscriptions tantôt « en lettres Hieroglyphiques », tantôt « en langage Ionicque », tantôt « en langue Arabicque, Agarene, Sclavonique, et aultres » (QL25) : le signe graphique, le dialecte grec et les langues sont ainsi classés, voire hiérarchisés. Mais pendant qu'Epistémon s'adonne au déchiffrement philologique, un dialogue de frère Jean et de Panurge fait apparaître leur désintérêt pour l'étymologie grecque, point soulevé par Panurge (« Macréon en Grec signifie vieillart »), négligé par frère Jean (« Que veulx tu [...] que j'en face ? ») et auto-parodié par Panurge (« je croy que le nom de maquerelle en est extrait »), qui s'avère ne tenir à son propos que pour cette chute comique, à moins qu'il ne s'ajuste au désintérêt de son compagnon. Pendant ce temps, Pantagruel converse avec le Macrobe « en langage Ionicque ». Trois attitudes face aux langues sont ici posées : la curiosité antiquaire, dépréciée ; le jeu plurilingue faussement étymologique, qui exploite la morphologie française – présentant *maquerelle* comme la flexion féminine de *Macréon* – ; et l'échange en dialecte, langue de communication qui est aussi, pour les Macréons, langue originelle. Comment comprendre dès lors le statut du dialecte *ionique* à l'égard du *grec* – auquel Panurge référerait – et, partant, à l'égard du français ? L'hésitation persiste : aussi bien comme image de l'intégration dialectale grecque, modèle d'« illustration » pour la langue française, que comme variété diatopique digne d'intérêt, pour nos inassignables voyageurs.

La « langue » de Pantagruel, prise cette fois dans son acception concrète, nous parle aussi d'un tel voyage. A la fin du *Pantagruel*, elle constitue en elle-même un monde à explorer (P32). Et dans ce « nouveau monde » – qui est aussi « plus ancien » selon ses habitants – qui rencontre-t-on ? Un planteur de choux. Son français n'est pas dialectal, mais c'est un « mâche-raves »... Puis des villes, « telles comme Rouen et Nantes », des « cassines à la mode Italicque » et d'autres régions encore, non nommées, mais avec des forêts, des montagnes et des vallées. Les « cassines » seraient-elles boccaciennes ? Le pays de cocagne serait-il folenghien ? Beau tour de la « question de la langue » que ce voyage.

Sans trancher donc ici sur les options suivies par Rabelais pour le mélange constitutif de sa propre langue, je me contenterai de souligner ce qui me paraît digne d'être relevé dans son traitement des langues hybrides les plus artificielles et les plus saillantes, en termes de dispositif et de mélange. C'est, d'abord, la valorisation de la philologie. Celle-ci, sans empêcher le mélange, le conditionne. Elle justifie de distinguer entre les hybrides linguistiques « anti-naturels », issus de l'articulation des morphèmes lexicaux d'une langue sur les morphèmes grammaticaux d'une autre, et le mélange plus « naturel » d'un « français » d'autant plus ouvert aux emprunts qu'il sait percevoir l'apport propre de chacun d'eux : l'excès latinisant, que l'on invoque généralement pour expliquer le rejet de l'Ecolier Limousin dans une œuvre si riche en latinismes, n'est que le symptôme d'une confusion mutilante des langues, que l'épisode rend au contraire à leur pleine dignité de systèmes linguistiques. C'est, ensuite, l'articulation des langues hybrides imitées les unes avec les autres, de façon synthétique – comme dans la refonte des « vices d'innovation » de Tory – et structurante – comme dans l'amplification poliphilesque donnée à la langue des Ecumeurs, ou dans la poétique macaronique imprimée au latin de cuisine –, dans la mise en place d'une propédeutique – suivant la succession du pédantesque et du latin de cuisine – et d'une herméneutique – dans le travail souterrain de la rhétorique érasmienne et, peut-être, pontanienne, lorsque la question de la *latinitas* rejoint celles de

⁶⁰ Cooper 2010, p. 407.

⁶¹ Rabelais 1994, n. 14 de la p. 140.

l'actualité de la langue et du sens recouvert par les mots. C'est, encore, la possibilité d'analyser les langues hybrides dénoncées (pédante et scolastique) comme un système fallacieux, qui non seulement mutilé les langues mélangées, mais les institue en instruments d'hypocrisie. Et c'est enfin le caractère exceptionnel d'une telle approche de la « langue » qui n'est jamais aussi systématique que dans la déconstruction de celle d'autrui, et qui, quant au reste, continue de laisser le géant tirer la sienne – obligeamment, narquoisement – à ceux qui s'offrent à l'explorer.

Bibliographie

Textes sources

- AULU GELLE 1967 : AULU GELLE, *Les Nuits attiques*, I. I-IV, éd.-trad. R. Marache, Paris, Belles Lettres, 1967.
- ERASME 1964 : DESIRE ERASME, *Eloge de la Folie*, éd.-trad. P. de Nolhac, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.
- ERASME 2010 : DESIRE ERASME, *Apophtegmatum libri I-IV*, ASD (*Opera omnia*, éd. Union Académique Internationale et Académie Royale Néerlandaise des Sciences et des Sciences Humaines, Amsterdam, North-Holland Publishing Company), t. IV/4, éd. T. L. ter Meer, 2010.
- ERASME 2013 : DESIRE ERASME, *Adages*, éd.-trad. J.-C. Saladin *et al.*, Paris, Belles Lettres, 2^e éd., 2013, 5 vol.
- FABRI [1889-1890] 1969 : PIERRE FABRI, *Le grand et vrai art de pleine Rhétorique*, éd. A. Héron, Genève, Slatkine reprints, 1969.
- Farce des Théologastres* 1989 : *La Farce des théologastres*, éd. C. Longeon, Genève, Droz, 1989.
- Farce du vendeur des livres* 1837 : *Farce joyeuse à III personnages : c'est à scavoïr : un vendeur de livres, la première femme, la deuxiesme femme*, in *Recueil de farces, moralités et sermons joyeux*, éd. F. Michel et A. Le Roux de Lincy, Paris, Techener, 1837, t. II, n^o 17. Consultable sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5687278g>.
- HUTTEN 2004 : ULRICH VON HUTTEN, *Lettres des hommes obscurs*, éd.-trad. J.-C. Saladin, Paris, Belles Lettres, 2004.
- Jardin de Plaisance* 1924 : *Le Jardin de plaisance et fleur de réthorique* [Paris, A. Vérard, ca. 1501-1502], fac-similé, éd. E. Droz et A. Piaget, Paris Firmin-Didot et E. Champion, 1910-1924.
- PONTANO 1984 : GIOVANNI PONTANO, *Dialoge*, Lateinisch-deutsche Ausgabe, übersetzt von H. Kiefer unter Mitarbeit von H.-B. Gerl und K. Thieme, Gliederungen von H. Kiefer, Vita und Bibliographie von H.-B. Gerl ; mit einer Einleitung von E. Grassi, München, W. Fink, 1984.
- RABELAIS 1994 : FRANÇOIS RABELAIS, *Œuvres Complètes*, éd. M. Huchon avec la coll. de F. Moreau, Paris, Gallimard, 1994.
- Recueil Trepperel* [1935] 1974 : *Recueil Trepperel. Les Sotties*, éd. E. Droz, [Paris, 1935], Genève, Slatkine reprints, 1974.
- THOMAS D'AQUIN 1888-1906 : THOMAS D'AQUIN, *Opera omnia*, éd. Léonine, Rome, Typographia polyglotta, t. IV-XII, *Summa Theologiae*, 1888-1906.
- TORY 1973 : GEOFFROY TORY, *Champ fleury, ou L'Art et Science de la proportion des lettres* [1529], fac-similé, éd. G. Cohen [1931], revue par K. Reichenberger et T. Berchem, Genève, Slatkine reprints, 1973.
- VILLON 1974 : FRANÇOIS VILLON, *Le Testament Villon*, éd. J. Rychner et A. Henry, Genève, Droz, 1974, 2 vol.

Ouvrages critiques

- BISTAGNE 2012 : FLORENCE BISTAGNE, « Modèles et contre-modèles de l'humanisme napolitain : Giovanni Pontano à la recherche d'une langue », *Cahiers d'études italiennes*, 15, 2012, p. 99-110.
- BRUNOT 1927 : FERDINAND BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, t. II, *Le XVI^e siècle*, Paris, A. Colin, 1927.
- CAPPELLEN et SMITH 2017 : Raphaël CAPPELLEN et Paul J. SMITH, « Entre l'auteur et l'éditeur. La forme liste chez Rabelais », *L'Année rabelaisienne*, 1, 2017, p. 121-143.
- CAVE [1979] 1997 : TERENCE CAVE, *Cornucopia. Figures de l'abondance au XVI^e siècle : Erasme, Rabelais, Ronsard, Montaigne*, trad. fr. G. Morel, Paris, Macula, 1997.
- CHOMARAT 1980-1981 : JACQUES CHOMARAT, *Grammaire et Rhétorique chez Érasme*, Paris, Belles Lettres, 2 vol., 1980-1981.
- CLEMENT 2009 : MICHELE CLEMENT, « Le jargon des gueux chez Rabelais », *La Langue de Rabelais – La Langue de Montaigne*, éd. F. Giaccone, Genève, Droz, 2009, p. 155-173.
- COOPER 2010 : RICHARD COOPER, « La guerre comique entre les Dames de Paris, de Lyon, de Rouen et de Milan », *Rire à la Renaissance*, éd. M.-M. Fontaine, Genève, Droz, 2010, p. 385-411.
- COUROUAU 2012 : JEAN-FRANÇOIS COUROUAU, *Et non autrement: marginalisation et résistance des langues de France (XVI^e-XVII^e siècle)*, Genève, Droz, 2012.
- DEFAUX 1997 : GERARD DEFAUX, *Rabelais agonistes : du rieur au prophète. Etudes sur Pantagruel, Gargantua, Le Quart Livre*, Genève, Droz, 1997.

- DEMERSON 1981/1994 : GUY DEMERSON, « Le plurilinguisme chez Rabelais », *Réforme Humanisme Renaissance*, 14, 1981, p. 3-19 ; rééd. dans *id.*, *Humanisme et Facétie. Quinze études sur Rabelais*, Orléans, Paradigme, 1994.
- DEMONET 1980 : MARIE-LUCE DEMONET, « Un roi, deux enfants et des chèvres : le débat sur le langage naturel chez l'enfant au XVI^e siècle », *Studi Francesi*, 72, sept.-déc. 1980, p. 401-414.
- DEMONET 1992 : MARIE-LUCE DEMONET, *Les Voix du Signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)*, Paris, Champion, 1992.
- DEMONET 2015 : MARIE-LUCE DEMONET, « La langue des troubadours, origine de la langue française ? (Pasquier, Fauchet, Vigenère, Rabelais) », *La Réception des troubadours en Languedoc et en France, XVI^e-XVIII^e siècle*, éd. J.-F. Courouau et I. Luciani, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 23-36.
- DIXON 1992 : JACK EDMUND GARRARD DIXON, *Concordance des œuvres de François Rabelais*, avec la coll. de John L. Dawson, Genève, Droz, 1992.
- DUBOIS [1982] 1992 : CLAUDE-GILBERT DUBOIS, « “Vice de innovation” et “Escumeurs de latin” : quelques aspects du mélange des langues dans ses rapports avec la création littéraire en France au XVI^e siècle », *Bulletin de l'association d'étude sur l'Humanisme, la Réforme et la Renaissance*, 15-2, 1982, p. 19-36. Rééd. dans *id.*, *Mots et règles, jeux et délires : études sur l'imaginaire verbal au XVI^e siècle*, Orléans, Paradigme, 1992, p. 61-74.
- DUVAL 1991 : EDWIN M. DUVAL, *The Design of Rabelais's Pantagruel*, New Haven & London, Yale U. P., 1991.
- FRAGONARD à paraître : MARIE-MADELEINE FRAGONARD, « *Fluctuat nec mergitur* : les ‘mots épaves’ et les contournements de la lecture », *Les Langues et les langages dans l'œuvre de François Rabelais*, actes du colloque de Torino-Torre Pellice (11-14 sept. 2015), éd. P. Cifarelli et F. Giacone, Paris, Classiques Garnier, à paraître.
- GOUGENHEIM 1959 : GOUGENHEIM, « La relatinisation du vocabulaire français », *Annales de l'université de Paris*, 1959, p. 5-18.
- HELMICH 2016 : WERNER HELMICH, *Asthetik der Mehrsprachigkeit : zum Sprachwechsel in der neueren romanischen und deutschen Literatur*, Heidelberg, Winter, 2016.
- HUCHON [1988] 1998 : MIREILLE HUCHON, *Le Français de la Renaissance*, Paris, PUF, 1988, 2^e éd. 1998.
- HUCHON 2009 : MIREILLE HUCHON, « Rabelais et le vulgaire illustre », *La Langue de Rabelais – La Langue de Montaigne*, éd. F. Giacone, Genève, Droz, 2009, p. 19-39.
- KOOPMANS 2006 : JELLE KOOPMANS, « Rabelais et l'esprit de la farce », *Les Grands Jours de Rabelais en Poitou*, éd. M.-L. Demonet avec la coll. de S. Geonget, Genève, Droz, 2006, p. 299-311.
- KOOPMANS à paraître : JELLE KOOPMANS, « La farce du vendeur des livres (début XVI^e siècle) », *Satirical Catalogues – Fictitious Libraries (16th-18th centuries)*, éd. A.-P. Pouey-Mounou et P. J. Smith, Leiden & Boston, Brill, à paraître.
- LEBEGUE 1939 : RAYMOND LEBEGUE, « L'Ecolier Limousin », *Revue des cours et conférences*, 40, 1939, p. 303-314.
- LECOINTE 2009 : JEAN LECOINTE, « Rabelais et le vocabulaire de la scolastique médiévale. Lexique parodié, lexique assumé ? », *La Langue de Rabelais – La Langue de Montaigne*, éd. F. Giacone, Genève, Droz, 2009, p. 73-92.
- LUZIO 1899 : ALESSANDRO LUZIO, *Studi Folenghiani*, Firenze, G. C. Sansoni, 1899.
- MARRACHE-GOURAUD 2003 : MYRIAM MARRACHE-GOURAUD, « *Hors toute intimidation* » : *Panurge ou la parole singulière*, Genève, Droz, 2003.
- NASSICHUK 2013 : JOHN NASSICHUK, « Sagesse et curiosité dans le *Charon* de Giovanni Pontano », *Camena*, 15, 2013 [En ligne]. URL : <http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/7-Nassichuk.pdf>.
- POUEY-MOUNOU 2017 : ANNE-PASCALE POUEY-MOUNOU, « Cloches, torcheculs et pantoufles : *copia* érasmienne et poétique du mot », *L'Année rabelaisienne*, 1, 2017, p. 365-370.
- REY 1995 : ALAIN REY (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1995, 2 vol.
- RIGOLOT 2009 : FRANÇOIS RIGOLOT, « Parataxe et hypotaxe chez Rabelais. Enjeux sémantiques de la stylistique », *La Langue de Rabelais – La Langue de Montaigne*, éd. F. Giacone, Genève, Droz, 2009, p. 115-126.
- SAINEAN [1922-1923] 1976 : LAZARE SAINEAN, *La Langue de Rabelais [1922-1923]*, Genève, Slatkine Reprints, 1976.
- SCHRADER 1958 : LUDWIG SCHRADER, *Panurge und Hermes. Zum Ursprung eines Charakters bei Rabelais*, Bonn, Romanisches Seminar der Universität, 1958.

- SCREECH [1979] 1992 : MICHAEL SCREECH, *Rabelais* [1979], trad. fr. M.-A. de Kisch, Paris, Gallimard, 1992.
- SMITH [1908] 1974 : WILLIAM F. SMITH, « Rabelais et Erasme », *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, VI, 1908, rééd. Genève, Slatkine reprints, 1974, p. 215-264.
- SMITH 2017 : PAUL J. SMITH, « Les langues de Panurge. Une relecture », *Rabelais et l'hybridité des récits rabelaisiens*, éd. D. Desrosiers, C. La Charité, C. Veilleux et T. Vigliano, Genève, Droz, 2017, p. 607-616.
- SPITZER 1910 : LEO SPITZER, « Die Wortbildung als stilistisches Mittel exemplifiziert an Rabelais, nebst einem Anhang über die Wortbildung bei Balzac in seinen *Contes drolatiques* », *Beibefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, 29, Halle, M. Niemeyer, 1910.
- THUASNE [1904] 1969 : LOUIS THUASNE, *Etudes sur Rabelais*, Paris, Champion, 1969.
- TRUDEAU 1992 : DANIELLE TRUDEAU, *Les Inventeurs du bon usage : 1529-1647*, Paris, Ed. de Minuit, 1992.